NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 N° 2 1960

Mission 1960, Afrique, Asie, Océanie

Joseph MASSON (s.j.)

p. 158 - 185

https://www.nrt.be/en/articles/mission-1960-afrique-asie-oceanie-1863

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Missions 1960, Afrique, Asie, Océanie

ESSAI DE PANORAMA RAISONNE

Le problème missionnaire est essentiellement un problème religieux; le dialogue qui doit s'établir entre le missionnaire et le non-chrétien est toujours finalement un dialogue religieux; ce que doit faire le nouveau croyant éventuel, c'est passer d'un certain monde religieux à un autre monde religieux.

Décrire les situations et fluctuations des Missions selon les fragmentations politiques ou géographiques, ce serait donc — très extérieurement — grouper des éléments hétérogènes, ou scinder des éléments homogènes.

Ce n'est point selon les limites des Etats, qu'il faut décrire l'affrontement des religions!

Les Etats, entités politiques issues souvent des entreprises coloniales auxquelles ils succèdent dans les trois continents, ne correspondent que rarement aux réalités profondes : combien de races sont coupées en deux par des frontières, combien d'ensembles économico-sociaux disjoints par elles, combien de sociétés religieuses fragmentées par elles... L'Eglise, réalité religieuse, n'est que subsidiairement compartimentée par des divisions politiques souvent précaires; elle est beaucoup plus essentiellement — surtout en des milieux agricoles, traditionnels, sous-développés — engagée dans les groupements basés sur la race, la culture, la religion ou affrontée par ceux-ci. C'est devant l'hindouisme plus que devant l'Inde, devant l'Islam plus que devant l'Egypte, devant le bouddhisme plus que devant Ceylan, que se trouve l'Eglise catholique.

La conclusion s'impose : il faut étudier l'Eglise dans les continents non chrétiens non pas d'abord selon des limites de pays, mais selon des *aires socio-religieuses,* indépendantes de ces pays. Ces aires sont, en gros, de l'ouest à l'est : l'aire « noire » animiste de l'Afrique; l'aire de l'Islam, dont il faut distinguer l'aile occidentale africaine et l'aile orientale asiatique; l'aire hindouiste qui est surtout dans l'Inde mais pas uniquement; l'aire bouddhiste, de l'Inde au Japon, avec au moins 3 secteurs : hinayaniste, mahayaniste et tantrique; l'aire chinoise aux trois religions mélangées; l'aire japonaise, parcourue aussi par plu-

sieurs courants confondus; enfin les îles innombrables où règne l'animisme océanien.

Selon cette répartition, nous devrons faire appel aux *statistiques*. Mais il faut qu'on se rende compte de l'insécurité que présentent beaucoup d'entre elles. Beaucoup de pays n'ont jamais recensé leur population; beaucoup de religions n'ont jamais compté leurs adhérents; aussi les variations dans l'estimation numérique peuvent-elles être de l'ordre de 10 %, 20 % ou même plus. On ne doit pas s'en étonner. C'est la raison pour laquelle on se préoccupera rarement de descendre en dessous des millions, jamais en dessous des milliers; c'est encore beaucoup d'audace pour bien des cas.

Ces variations ne trahissent pas seulement les difficultés éprouvées pour dénombrer les membres des groupes, mais déjà pour fixer les critères d'appartenance à ces groupes. Le chrétien est un « baptisé » et son nom se trouve dans un registre, avec un numéro d'ordre — mais le signe d'appartenance à l'Islam, la confession : « Allah est grand... », est une réalité ténue et fugace : suffit-elle à faire d'un noir d'Afrique un vrai musulman? La situation est pire pour le confucianisme par exemple, où le signe d'agrégation est inexistant.

D'ailleurs, et ceci complique encore la tâche : les habitants de certains pays appartiennent à la fois à plusieurs aires religieuses, comme en Chine et au Japon. Un recensement réaliste devrait donc donner un total supérieur au total de la population mondiale. Or tous les recensements s'arrangent pour faire coïncider leurs totaux (en y comprenant les « gens sans religion ») avec le total mondial; ils se décernent ainsi un brevet d'inexactitude, si l'on y songe bien. Nous aurons donc à être prudents; mais nous pourrons en même temps ne pas trop nous soucier de coïncidences parfaites...

Par ailleurs, les statistiques catholiques d'un pays sont à la réalité de sa vie chrétienne ce qu'une coupe microscopique est à une plante vivante : elles ne fournissent qu'un « état », et encore « numérique »; on ne peut s'en contenter. Nous aurons à décrire brièvement, pour chaque aire, l'*infrastructure pré-chrétienne* : géographique et climatique; économique, fonctionnelle et sociale; culturelle; enfin religieuse (croyances, rites, institutions).

Il faudra aussi, pour expliquer les rapports entre ces aires et le christianisme, noter les contacts « durs » d'opposition; les contacts « doux » de ressemblance; les « non-contacts ».

Par ce fond de tableau et par lui seulement, pourront s'expliquer les *moyens* d'action de l'Eglise (charité corporelle, œuvres sociales, écoles, puissances d'opinion) et les *résultats* auxquels cette Eglise est arrivée.

Il n'en faut pas moins si l'on veut avoir de l'Eglise en Asie, Afrique, Océanie, une vue organique et raisonnée.

I. AIRE AFRICAINE ANIMISTE.

La population africaine est répandue de façon clairsemée sur une « terre de soleil et de sommeil », pour reprendre un mot célèbre. L'unité d'habitat est le village ; dans beaucoup de régions, un village petit, souvent séparé de ses voisins par une assez grande distance. La distance fut, en effet, et demeure encore, malgré la construction de routes principales et les moyens de locomotion modernes, un des handicaps du missionnaire : quel temps ne consacre-t-on pas à parcourir les sentiers de brousse ? Certes l'époque moderne a vu naître des villes, parfois de grandes villes : Dakar, Léopoldville, Johannesburg ; mais pour les 3/4 au moins, l'Afrique reste villageoise. Les activités traditionnelles du continent relèvent du type primaire : chasse, pêche, cueillette aux stades encore primitifs ; élevage et culture aux stades plus évolués ; c'est dans ce milieu agricole et à son rythme, que vivent encore la majorité des missions africaines : les problèmes ruraux sont capitaux pour leur développement. Il est vrai que la terre est souvent pauvre ; le climat, chargé de fièvres ; les santés, en conséquence, se trouvent menacées. L'une des besognes des missionnaires s'exercera au niveau hygiénique et médical.

L'unité sociale traditionnelle est le clan, formé par tous les descendants d'une commune souche, selon la ligne patriarcale ou matriarcale, et d'après des successions que la tradition mémorise soigneusement. En Afrique, plus que n'importe où, vaut l'adage : « Il n'est richesse que d'hommes », forces de travail ; ce qui postule des mariages aussi féconds que possible : la richesse et la polygamie deviennent synonymes aux regards de la tradition ; et ce sera un obstacle sur le chemin de la conversion. Par ailleurs, très saine est l'idée de base qui porte à « la vie » un attachement, un respect tout spéciaux : on est allé jusqu'à en faire le concept central de la philosophie bantoue ; et c'est une idée sur laquelle on peut bâtir toute la doctrine de l'« Ego sum vita ».

Dans les milieux non-coutumiers, le clan est battu en brèche, mais il garde une réelle valeur de coagulation sociale.

L'autorité coutumière est encore aux mains de chefs, plus ou moins puissants, hiérarchisés en somme dans des sortes de féodalités ; dans les milieux traditionnels, l'apostolat a été fort aidé ou fort contrarié par la sympathie ou les répugnances du chef.

Evidemment, à cette autorité, s'est superposée une autorité à la moderne, dont les lignes d'action peuvent différer selon les régions ; les anglais ont penché vers l'administration indirecte et la juxtaposition de deux sociétés, blanche et noire ; les français ont tendu vers l'assimilation dans l'union et une administration directe pour la collectivité résultante ; les portugais vont dans le sens français ; les belges ont

Les africains, au fur et à mesure qu'ils évoluent, sont saisis, au niveau politique comme au niveau moral, par une grande soif d'être respectés, et un grand désir d'être libres; cette neuve indépendance rend plus impérieusement nécessaire la constitution d'une élite africaine, à tout degré et en tout secteur.

Il faudra longtemps pour qu'au profond de l'âme africaine disparaissent éventuellement les traits majeurs de l'héritage religieux.

Nous ne considérons ici que les races africaines au sud du Sahara puisqu'au Nord, depuis 1200 ans, l'Islam a détruit, recouvert ou accueilli les anciennes croyances, de races d'ailleurs souvent non-noires.

Comme le fait remarquer G. Parrinder, qu'il s'agisse des Soudanais, des Bantous, des Hamites ou des Hottentots : « dans le domaine religieux, il y a grande ressemblance entre bien des parties du Continent ».

Ce domaine religieux, on le caractérise, comme « animiste », croyant à des réalités spirituelles invisibles, sources de vie ou artisans de mort, selon les cas.

La plus haute de toute, c'est l'*Etre Suprême,* dont l'existence est admise par la plupart des peuples africains; mais on le juge si lointain et si bon qu'on ne se met pas en peine de l'honorer. Plus proches, en revanche, et plus dangereux dans leur colère éventuelle, sont les esprits et les mânes des ancêtres; il faut donc les honorer, les apaiser. La force vivifiante qu'ils donnent ou refusent, il est possible aussi, pense-t-on, de la capter par des paroles, gestes ou objets infaillibles, qui l'accumulent en quelque sorte : de là naît toute une magie, blanche ou noire, résidant en des objets porteurs de puissance (fétiches) que consacre le sorcier, en des remèdes vivifiants ou mortifères que prépare le *medicine-man.* Tout cela est « prouvé » par des légendes, « transmis » à des initiés, employé à toute occasion. Les sectes modernes y reviennent souvent, comme le prouvent maints cas récents.

La force en question n'envahit pas seulement les individus, mais aussi *les sociétés.* Les morts et les vivants, les ancêtres et les chefs en sont le support successif au cours des temps; et les membres actuels du clan ont le droit d'obtenir et le devoir de transmettre la force vitale de la lignée.

Des *cérémonies* de communion dans les repas, des danses en groupe; des rituels d'initiation par lesquels la jeunesse est introduite dans les secrets, la force et les devoirs des adultes, contribuent à faire de la société clanique, un groupe essentiellement religieux, en même temps que racial.

On voit les obstacles que le catholicisme a dû rencontrer et rencontre encore en Afrique Noire. Les chefs païens, les sorciers, les *medicine-man,* voient attaquer leur autorité, leur prestige, leur gagne-pain; des éléments de la structure sociale, comme certaines formes d'initia-

tion sexuelle, l'institution matrimoniale polygamique, s'opposent à la morale chrétienne; des pratiques religieuses comme l'usage des fétiches ou de certains rites, objectivement immoraux, ne peuvent être admis.

Par contre, il y a, dans le tempérament africain, une exubérance de vie, une richesse de sensibilité, un sens de la solidarité humaine, qui renferment de grandes promesses, si on les élève jusqu'aux hauteurs de la foi. Dans les croyances mêmes, l'idée de Dieu, quoique floue, est présente : il n'est que de la sublimer ...L'idée du clan peut mener à celle d'Eglise, le clan universel de Dieu; l'idée même du fétiche (objet matériel, signe d'une force invisible) peut être corrigée pour acheminer les âmes vers un sain sacramentalisme.

Mais de telles transformations sont loin d'être achevées; disons maintenant où en est la *christianisation* de l'Afrique animiste.

En chiffres, tout d'abord (1957).

Le cercle africain animiste représentait en 1957 une population de 170 à 180 millions de personnes avec environ 19 millions de chrétiens et près de 3 millions de catéchumènes.

L'Afrique du N.-E. (Soudan, Ethiopie, Erythrée, Somalis), sur 32 millions d'habitants comptait 328.000 catholiques, et 26.000 catéchumènes surtout dans le Soudan méridional, avec 533 prêtres, 130 frères, 475 sœurs.

L'Afrique de l'Ouest (du Soudan français au Cameroun anglais) avait 2.976.000 chrétiens, accompagnés de 800.000 catéchumènes et dirigés par 2090 prêtres, 252 frères, 1844 sœurs.

L'Afrique centrale (Cameroun; ex-A.E.F.; Congo et R.-U., Guinée espagnole) venait en tête avec 7.292.000 chrétiens, 1.450.000 catéchumènes, 3896 prêtres, 1603 frères et 4889 sœurs.

En Afrique orientale (Kenya, Ouganda, Tanganyika, Nyassa) se trouvaient 3.741.000 chrétiens et 450.000 catéchumènes, que dirigeaient 2170 prêtres, 715 frères, 3332 sœurs.

L'Afrique portugaise annonce environ 2 millions de chrétiens, avec seulement 730 prêtres.

L'Afrique du Sud (anglaise) devait compter 1.500.000 chrétiens noirs.

Quant à l'Afrique insulaire : on y trouvait, à Madagascar seul, 1 million de chrétiens et 77.000 catéchumènes, avec 565 prêtres, 386 frères, 790 sœurs.

Tous ces chiffres, pris aux sources les plus sûres, restent cependant approximatifs; mais leur signification globale ne permet aucun doute.

Dans le monde non-chrétien, c'est l'Afrique qui, pour le moment, constitue l'Eglise en marche; plus précisément l'Afrique animiste, plus précisément encore l'Afrique bantoue. Sur une carte, cela veut dire une bande qui part du Sénégal; elle s'allonge dans l'Afrique occidentale sous le 10e parallèle, s'élargit au Cameroun et dans l'Angola, grossit en un bloc puissant, dans le Congo Belge, le Ruanda-Urundi et l'Afrique orientale anglaise, atteint enfin la côte au Mozambique, et ressurgit dans l'Est de Madagascar. Cette bande a jusqu'ici pro-

tégé l'Afrique centrale et méridionale contre l'Islam; mais nous reverrons comment le flot musulman accroît sa poussée Nord-Sud.

C'est pourquoi, il importe que l'Afrique Noire, chrétienne à 10 ou 12 %, possède de plus en plus une connaissance religieuse sérieuse et des structures socio-religieuses robustes. Nous n'admettrions pas telle quelle la boutade fameuse : « Nous avons beaucoup de baptisés; il s'agit d'en faire des chrétiens ». Mais si l'on entend le mot : chrétiens en un sens plein, elle a son âme de vérité.

Les chrétiens ont des *corps*, qu'il faut *guérir* et affermir : c'est l'œuvre des hôpitaux, des dispensaires, des léproseries, etc. Toutes ces institutions font (1950) 29 millions de consultations, entretiennent 25.000 lits, soignent plus de 21.000 lépreux. Proportionnellement, c'est en Afrique anglaise (Basutoland et Rhodésie notamment) puis en Afrique belge, enfin en Afrique française (surtout Cameroun et Afrique équatoriale) que le travail sanitaire des missions est le plus actif.

Les chrétiens ont des *esprits*, qu'il faut *éduquer*. Les écoles sont partiellement entre les mains des missionnaires; au Congo belge, jusqu'il y a peu de temps, elles l'étaient à peu près complètement.

Pour se limiter d'abord aux écoles primaires, la palme de la scolarité revient ici au Ruanda-Urundi, au Congo belge, au Nyassa, au Basutoland; ils sont suivis par le reste des colonies anglaises, et par le Cameroun. Plus de 3 millions actuellement pour toute l'Afrique.

Pour l'enseignement secondaire ou supérieur, les territoires anglais viennent en tête, suivis par les territoires français.

Les chrétiens ont des *âmes* qu'il faut — elles aussi — *instruire* : ceci est réalisé à l'échelon local du village par les catéchistes, extrêmement nombreux, souvent dévoués, mais de science assez restreinte; à l'échelon régional par les catéchistes, moniteurs, frères, sœurs, pères, des postes et des écoles. Il est évident que de plus en plus, dans les villes, avec la naissance d'une classe de civilisés, d'« évolués », comme on dit au Congo Belge, des cercles d'études et conférences de complément doivent être organisés d'urgence; de place en place, ils existent déjà. Leurs centres d'intérêts seront non seulement religieux, mais relèvent de la formation générale ou des questions sociales, voire politiques.

Une série d'*œuvres sociales* s'élèvent en effet : coopératives paysannes comme à Kisantu; syndicats chrétiens en Afrique française et belge; mutualités... Cependant, le peu de formation et d'instruction du public rend plus difficiles qu'en Europe la compréhension des buts et la prise des responsabilités par l'autochtone. C'est la jeunesse africaine actuelle qui pourra seule répondre à plein, une fois préparée.

Des *œuvres de presse*, notamment en Afrique équatoriale, centrale.

orientale et dans le Basutoland s'attachent à former par des journaux périodiques, dont quelques hebdomadaires très répandus en langues indigènes, en anglais, en français, une opinion publique conforme aux principes chrétiens.

Un réseau d'*œuvres de jeunesse* est en voie d'établissement; le scoutisme, les patronages ont essaimé en Afrique, selon leurs formules européennes ou des adaptations locales. La J.O.C. existe en bien des points du continent africain (Congo — Cameroun — etc.); des essais d'Action Catholique sont faits parmi les élèves de l'enseignement secondaire et supérieur.

La *vie familiale,* aussi, commence à s'appuyer sur des œuvres de Jeunes Foyers, petits noyaux encore rares, mais déjà très fructueux.

Les *cadres autochtones* se forment ainsi peu à peu. En quelques domaines, ils existent déjà fortement. C'est le cas pour les catéchistes, moniteurs et instituteurs, ils sont le plus nombreux en Afrique centrale, puis en Afrique orientale, enfin ailleurs; le total s'établit aux environs de 80.000 (1957).

C'est encore le cas pour les séminaristes, dont le nombre s'élève dans l'Afrique animiste à environ 1600; chiffre gros et petit tout ensemble : 1600, c'est beaucoup; 1 par 12.000 chrétiens, ce n'est pas beaucoup et, en tout cas, c'est trop peu. C'est le cas pour les vocations religieuses : elles sont groupées dans des congrégations autochtones ou entrent — de plus en plus — dans les congrégations missionnaires internationales. Les *Sœurs* africaines (non comprises les sœurs « européennes » d'Afrique du Sud) sont environ 16.000 dans les territoires de la S.C.P.F. L'Afrique orientale, l'Afrique centrale et l'Afrique insulaire montrent les plus beaux succès sous ce rapport.

Les *Frères* (religieux non-prêtres) africains comptent environ 700 personnes en 1950 et dépassent actuellement les 3.000 (S.C.P.F.).

La réussite la plus essentielle et la plus belle se situe dans le secteur *sacerdotal.* Certes la plus grande partie des prêtres d'Afrique sont encore des étrangers, mais la proportion de prêtres africains en Afrique animiste augmente nettement; de 1000 à peine en 1950, ils passent à environ 1500 en 1955, à plus de 1800 en 1958.

Les évêques d'Afrique, dont l'un est un noir américain, sont au nombre de 14 en 1956 et 25 en 1959; proportion encore minime sur 227 sièges d'Afrique animiste..., mais qui ne peut manquer de grandir assez vite.

Quelques *dangers* menacent la chrétienté d'Afrique animiste : la pénétration du matérialisme occidental tend à miner en même temps la simple robustesse de la foi, et la fidélité de la pratique religieuse; l'appel de population qu'exercent les villes et régions industrielles et commerçantes tend à vider puis à rompre les cadres ruraux et les rythmes agricoles sur lesquels était bâtie la « Mission »; celle-ci, sous

peine de périr, devra modifier ses structures, ses méthodes et même son atmosphère; les aspirations nationales, légitimes mais souvent passionnées, ont tendance à voir dans l'Eglise, encore fort occidentale dans son personnel, ses bâtiments, ses habitudes, une forme d'européanisme, de colonialisme, en tout cas de tutelle étrangère. Seul, un développement rapide — mais sérieux — d'une élite africaine — cléricale et laïque — et la mise en place de cette élite aux postes responsables pourra permettre de traverser sans crises mortelles une période de transition qui devient de plus en plus délicate. Ne cessons pas de relire sur ce sujet l'encyclique *Fidei Donum.*

II. AIRE MUSULMANE

On a dit que l'Islam était « la religion du désert », et « la religion des arabes ». La première de ces affirmations est jusqu'aujourd'hui corroborée par la *géographie.* L'aire de l'Islam comporte en effet deux « ailes », si l'on peut dire. L'aile occidentale, qui comprend l'Afrique du Nord, de ses rives méditerranéennes au 10e parallèle environ, se compose de fait de steppe et maquis méditerranéens, de steppe sèche, et surtout des déserts sahariens. Seule la vallée et le delta du Nil y mettent leur ligne verte. L'aile orientale, pour la Turquie, l'Arabie, le Proche-Orient, le Moyen Orient jusqu'au Pakistan ouest mérite les mêmes qualifications, sauf dans l'« Arabie heureuse » du S.O.

En la plus grande partie de l'aire islamique, c'est une *population* clairsemée, qui se disperse. Le gros des forces est tassé aux régions plus humides. En Afrique, au nord et au sud du Sahara, une frange méditerranéenne et une frange tropicale, plus la vallée et surtout le Delta du Nil; en Asie, à nouveau, la frange méditerranéenne, certaines parties de la Turquie, de la Mésopotamie; beaucoup plus humides et verts : le Pakistan oriental et ses deltas plats; l'île de Java et ses arêtes (près de 400 hab. au km²). Par contre, l'Afrique occidentale française en a 100 fois moins (3, 6) de même que l'Arabie Séoudienne (3, 5); la Perse ne dépasse guère les 10 habitants au km².

L'ensemble forme un bloc de 320 à 380 millions de croyants, prélevés généralement sur des races vigoureuses, que le combat pour la vie a durcies; races simples, mais fières et hardies : arabes d'abord et c'est la langue arabe qui demeure l'idiome sacré; mais ensuite berbères, turcs, afghans, mongols, malais, etc., une babylone de races, dont le lien le plus vrai est la religion. Parmi les vertus de ces peuples, deux méritent d'être soulignées, car elles offrent des *pierres d'attente* au message évangélique : une idée très vive de la « communauté » religieuse des croyants et des devoirs réciproques qu'elle impose à tous ses membres; une propension à l'hospitalité, avec ses obli-

gations fort nettes envers l'autre. Ebauches ou préludes de la « société d'amour » qu'est l'Eglise.

Dans le « trésor révélé » de l'Islam, certaines vérités, parfois empruntées au Christianisme, rendent en effet un son chrétien ou pré-chrétien. L'absolue unicité et unité, autorité et miséricorde de Dieu; le caractère unique de la Révélation définitive, l'immortalité de l'âme, et les sanctions qui l'attendent, bonnes ou mauvaises; l'attitude religieuse de « patience humble » et d'entr'aide sociale, qui fait penser aux « pauvres en esprit ».

En revanche, d'autres vérités semblent barrer la route à l'Evangile : l'Unité sans fissure de Dieu fait refuser la Trinité; et sa majesté ne s'accommode pas des abaissements de l'Incarnation. Son autorité pèse d'un tel poids éternel (« c'était écrit ») que la liberté humaine semble réduite à bien peu de chose... L'Islam signifie essentiellement : « soumission à Dieu ». Du côté de la morale et du code social, il faut signaler, au passif, la place inférieure faite traditionnellement à la femme : le mariage n'est pas indissoluble, ni unique : la répudiation est possible, et la polygamie autorisée; la vie sociale est réduite, puisque des appartements séparés et le port du voile coupent encore en certains pays la femme de la vie courante, au grand dam de son développement...

L'ensemble des croyances, prescriptions, traditions, coutumes islamiques, codifiées dans une langue unique, imposées partout où la doctrine nouvelle fut portée, a créé, depuis douze siècles, un réel « monde musulman », qui garde de lui-même une conscience profonde et une cohérence instinctive, redoutables à tout effort de pénétration religieuse. L'Islam n'est guère pénétrable — et ne fut guère pénétré. Bien plus, il a manifesté lui-même, vis-à-vis d'autres mondes, culturels et religieux, une puissance de pénétration marquée.

Se répandant triomphalement en deux siècles sur l'Afrique du Nord et le Proche-Orient, déferlant plus tard sur l'Inde, enfin jusqu'en Chine, en Indonésie, l'Islam garde de ces prodigieuses époques un sens communautaire et impérial; ce sens, endormi ou écrasé sous le pouvoir colonial européen, s'est réveillé peu à peu et redressé depuis 50 ans; dans toute une partie du monde, le sursaut anti-colonial, le sursaut islamique, le sursaut « arabe » se recouvrent à peu près. Ils s'opposent à la fois à l'Europe et à l'Eglise. Mais ces rêves d'expansion, politique et s'il le faut violente, se complètent d'une pénétration pacifique que réalisent, à notre époque, notamment dans l'Afrique et l'Insulinde, des marchands, des derviches, voire de vrais « missionnaires »; ceux-ci sont formés et soutenus par les traditionnelles « confréries » musulmanes, par des universités telle Al-Ahzar au Caire,

même par des gouvernements officiellement islamiques. En Afrique, dans l'Insulinde, l'Islam est en marche, bien qu'il soit très difficile de mettre en chiffres les situations.

A. *L'Islam africain et les Missions.*

Du Nord au Sud, l'Islam africain (70 à 80 millions?) se divise en trois bandes dont l'intensité musulmane va décroissant, en nombre comme en science, en qualité, et en résistance aux missions. La première bande, Maroc-Algérie-Tunisie-Libye-Egypte, ne comporte guère de noirs et est musulmane pour 90 % au moins de ses habitants; les chrétiens sont des « européens »; il n'y a guère de catholiques autochtones.

La seconde bande, Maroc Espagnol-Soudan Français-A.O.F.-A.E.F. (partie Nord)-Soudan égyptien-Ethiopie-Erythrée, est islamisée largement. Le pourcentage musulman est de 60 à 65 % au Soudan égyptien (Nord) et au Maroc Espagnol; de 60 % environ au Soudan français, au Nigéria (Nord), Erythrée; il n'atteint que 35 % en Ethiopie (orthodoxe et animiste). La présence catholique se manifeste au Sud du 10e parallèle, et toujours parmi les africains animistes; notamment à la Côte d'Ivoire, à la Côte d'Or, au Togo, au Dahomey, au Nigéria. Le sud de ces régions, fortement occupé, résiste nettement à la poussée islamique. Le Soudan méridional compte de son côté 200.000 chrétiens.

La troisième bande connaît des *infiltrations musulmanes* : elle comprend le Cameroun (septentrional et central; 25 %?), le Tanganyika (20 %?), le Kenya (10 %?), Madagascar (10 %?). Dans ces régions africaines, par ailleurs, le christianisme connaît de beaux succès; il espère bloquer l'Islam. Il faut cependant noter que, là comme ailleurs, les animistes un peu sérieusement islamisés deviennent pratiquement irréductibles. Tout musulman est engagé dans un système général de vie, et non pas seulement dans quelques croyances et quelques pratiques; y renoncer équivaudrait à la mort civile et même exposerait, selon la lettre du Coran, à la mort tout court. Qui abandonne l'Islam est excommunié par sa famille et son milieu comme parjure et renégat; si le pays qu'il habite est régi par le droit coranique, il est condamnable officiellement, comme criminel social et politique, à la peine capitale.

C'est dire que plus on remonte de l'Afrique Centrale vers l'Afrique du Nord, plus les conversions de l'Islam sont rares, pour devenir finalement presque inexistantes.

L'action que peut mener et que mène dans ce milieu l'Eglise ne peut être que de « présence ». Une présence pure et simple, à la manière de Ch. de Foucauld. Une présence de charité, à la façon des Sœurs

Blanches et des autres religieuses. Celles-ci font porter leur effort principal sur la jeunesse et le milieu féminin, souvent abandonnés et retardataires, et cet effort leur vaut un immense respect, une grande affection, qui préparent le passage de la grâce.

Présence de l'enseignement aussi, quoique nécessairement restreinte en terre très islamique, qui atteint pourtant des milliers d'enfants dans la bande septentrionale et, de plus en plus quand on va vers le Sud. Mais, actuellement, au Soudan et en d'autres terres musulmanes du Nord, l'existence de ces écoles est menacée.

Ces écoles ont d'ailleurs posé récemment l'épineux problème de l'enseignement religieux : est-il prudent d'admettre les musulmans qui le désirent aux cours de doctrine catholique?... Et pour ceux qui ne le désirent pas, est-il permis d'admettre dans nos écoles un cours de doctrine coranique? Sous des poussées officielles irrésistibles, on s'y prête, mais en dehors des horaires, des locaux, et des professeurs habituels...

Présence chrétienne, enfin, des exemples que donnent (mais encore trop imparfaitement, trop incomplètement) les groupes européens.

B. *L'Islam asiatique et les Missions.*

L'Islam d'Asie subsiste partout dans des Etats indépendants (ce qui n'est pas encore le cas pour l'Islam d'Afrique). Ceux-ci pourraient être répartis en diverses zones : la Turquie, très « atlantique » ; — les « Etats Arabes » (unis dans une Ligue depuis le 22 mars 1945) : Syrie et Liban, Transjordanie et Irak, Péninsule d'Arabie ; — l'Islam « indo-iranien » : Iran, Afghanistan ; les deux Pakistans, l'Inde ; — l'Islam « indonésien » : Malaisie, Indonésie.

L'attitude de tous ces pays vis-à-vis du christianisme est plutôt de défiance ; mais les nuances sont fort diverses.

En *Turquie,* les pressions, officielles d'un Etat laïque et privées d'une population musulmane, pèsent lourdement sur un groupe chrétien, dont la grosse majorité se trouve à Constantinople même. Si l'on comptait encore, en 1927, 257.000 fidèles sur 13.500.000 habitants, en revanche en 1959, sur 25.000.000 habitants, ils sont 280.000. Les catholiques de tous rites ne sont qu'environ 50.000.

La péninsule *arabique* est fermée à l'apostolat de façon totale.

L'*Iraq* renferme 185.000 catholiques, de rite chaldéen surtout, que leur foi handicape du point de vue légal et social.

En *Syrie,* il y a 140.000 catholiques surtout de la région d'Alep, 329.000 dissidents, 3.500.000 musulmans. L'Islam n'est pas strictement la religion d'Etat, mais l'Etat l'assure de son attachement ; les écoles privées sont permises, mais l'Etat les surveille de très près.

La *Jordanie* a quelque 80.000 catholiques parmi 1.500.000 habitants.

De tous les « pays arabes », le *Liban* est le seul qui compte une part très considérable de catholiques. La population se répartit en effet comme suit : catholiques : 545.000, surtout maronites ; dissidents : 215.000 ; non-chrétiens : 500.000.

Malgré la défiance des musulmans, anciens conquérants, envers les chrétiens, anciens vaincus, l'Eglise jouit comme telle d'une grande liberté. Toutefois, dans le domaine de l'enseignement, l'Etat témoigne d'un esprit de contrôle strict inquiétant.

L'*Afghanistan* est fermé totalement en fait. L'*Inde*, où l'Islam n'est que minorité, est sous un régime pro hindou qu'il faudra exposer plus loin.

Le *Pakistan* se trouve à peu près dans les mêmes dispositions que les Etats arabes. Toutes les religions sont admises, mais pourtant l'Islam est « effectivement », malgré des déclarations officielles, la religion de l'Etat. Les 290.000 catholiques environ ont droit à la pratique de leur religion; mais l'activité apostolique et les conversions sont difficiles; les progrès sont donc lents.

Dans tout le Proche-Orient et le Moyen Orient islamiques plus encore que dans l'Afrique islamique, la situation de l'Eglise chrétienne est toujours plus ou moins celle d'un groupe toléré.

L'apostolat est donc aussi celui de la présence. Présence de l'exemple; présence de charité. La charité médicale, notamment : c'est ainsi que des religieuses, médecins et infirmières, sont très prisées au Pakistan, où le gouvernement leur accorde confiance, louanges, soutien...

La charité éducatrice aussi : Les gouvernements pro-musulmans ne peuvent manquer de reconnaître les mérites chrétiens en ce domaine, notamment à Bagdad (Collège), dans le Proche-Orient et surtout au Liban. L'université S. Joseph à Beyrouth délivre des diplômes de médecin, d'ingénieur, de droit, de littérature, et s'est spécialisée dans l'étude et l'impression d'œuvres arabes. Un tel établissement est fort efficace pour aider à structurer une élite dans les minorités catholiques, généralement fort faibles, du monde musulman proche-oriental, et d'abord pour leur assurer considération et estime...

La charité, enfin, dans le dévouement à la chose publique. Au Liban, en Indonésie, des chrétiens, parfois des catholiques ont occupé avec honneur de hautes responsabilités dans la marche vers l'indépendance ou déjà dans l'exercice de celle-ci.

La situation catholique, dans l'Islam d'Asie, est délicate; d'autant plus délicate que, dans cette partie du monde, les puissances politiques, jadis colonisatrices, sont classées comme « chrétiennes »; inversement, les chrétiens, au sens religieux du terme, peuvent apparaître comme des émissaires des impérialismes politiques; le fait est particulièrement dangereux dans les Etats « jeunes », et lequel de ces Etats ne l'est pas?

III. AIRE HINDOUE.

Pour beaucoup de gens, l'Inde et l'Hindouisme sont des termes synonymes; on dit indiens, hindous, à peu près indifféremment. Il y a là une grosse erreur.

L'Inde est une aire géographique où voisinent des groupes reli-

gieux divers : hindous en effet, musulmans, chrétiens, sikhs, sans oublier des bouddhistes dont le fondateur fut de l'Inde, *indien*.

L'Hindouisme en revanche est un groupe religieux, dont les membres, les hindous, ne se trouvent pas uniquement dans l'Inde (plus de 320 millions si l'on englobe les primitifs), mais au Pakistan (15 millions), à Ceylan (1.500.000), en Birmanie (500.000), en Malaisie (près d'un million), à l'Ile Maurice et au sud-africain (200.000 ou 300.000 chaque fois?). L'hindouisme colore d'ailleurs de façon très reconnaissable les conceptions religieuses et culturelles de beaucoup d'indonésiens...

Germé dans une terre tropicale, dont il partage la luxuriance, à la fois multiple et un peu monotone, cantonné assez nettement dans un sous-continent distinct, l'hindouisme unit à une immense inconsistance dogmatique, une cohésion sociale étonnamment forte...

Sur le fond d'un monisme philosophique hérité des grands penseurs Shankara, Ramanuja, Vallabha, s'agite un monde d'« illusions » étagées des plus hauts cieux aux plus profonds enfers. Les « êtres », selon leurs mérites, dans leurs naissances successives, montent et descendent les étages de ce monde. Au sommet, une collection de trois dieux : Brahma, Vishnou, Shiva, mais eux-mêmes sont polymorphes dans leurs manifestations ; en dessous une république féodale de dieux mineurs ; puis les hommes, dont les prières et offrandes montent vers ces grandes et petites divinités, ensuite les animaux, les « ombres », les démons.

Un polythéisme : provisoire, à l'échelle du peuple, mais que le regard du sage doit percer comme une fumée dansante pour atteindre le Réel unique.

Celui-ci est en fait inexprimable... Aucune croyance, dit donc l'Indien, n'est méprisable ; chacune esquisse une approche de l'indicible ; aucune n'est absolue, car aucune n'y atteint totalement. A chaque homme selon sa naissance, de rester dans « sa voie » à lui : il lui est « marié » pour l'éternité, comme dit Gandhi ; se convertir aurait aussi peu de sens que pour un rosier de vouloir devenir orchidée ; il faut rester et croître dans SA religion.

On pressent immédiatement combien l'hindou cultivé, persuadé du « relativisme » de toute foi, sera, pour le christianisme, à la fois respectueux et impénétrable, accueillant et réservé... Mais ce qui a rendu la masse vraiment hindoue réfractaire à l'apostolat, c'est sa structuration rigide en un système social basé sur la grande famille et les castes — et qui, malgré la lettre des lois, garde de la force : en principe chacun naît, vit, mange, se marie, travaille, se récrée, meurt dans son groupe ; de ce groupe à la fois religieux et social, il dépend comme le rameau à l'arbre. S'en séparer, c'est renoncer à sa famille, aux amitiés, aux emplois, aux contacts sociaux : s'excommunier soi-même,

mourir de solitude, et parfois de faim. Peu de vrais hindous ont le courage de quitter ainsi tout, pour suivre le Christ. C'est une des raisons pour laquelle, au moins aux temps modernes, l'Eglise n'a pu guère pénétrer ces vrais hindous.

Il est encore un autre motif, plus occasionnel mais aussi puissant. Dans l'Inde actuelle, l'hindouisme est puissamment majoritaire (85 %) et ses tenants les plus fanatiques (Arya Samaj, Mahasabha) ont tendance à poser une double équation : indien = hindou; converti quittant l'hindouisme = traître abandonnant l'Inde. Malgré la liberté de « foi, pratique et propagation » proclamée pour toute religion dans la Constitution, beaucoup de personnes, d'institutions, de gouvernements de provinces (Madhya Pradesh, etc.) cherchent à enrayer la conversion des indiens au christianisme, ou — s'ils sont chrétiens — à les reconvertir à l'hindouisme. Divers moyens sont mis en œuvre : pression sociale privée ou vexations officielles; décrets, procès, refus de visa d'entrée aux missionnaires, etc. A l'intérieur même, le travail de conquête, notamment parmi les aborigènes, races très anciennes, assez primitives et d'ailleurs non-hindoues, rencontre des obstacles, des critiques, des contre-mesures systématiques; l'hindouisme accuse les missions de conversions en masse, forcées, intéressées... De la sereine sphère d'une rivalité dans la vérité ou la charité, les efforts chrétiens et les contre-efforts hindous ont été attirés au niveau des luttes partisanes.

Quelle est, une fois ainsi décrite l'atmosphère, la *situation chrétienne* dans l'aire hindoue?

En dehors de l'Inde, les minorités indiennes jouissent naturellement d'une plus grande liberté de conversion qu'en Inde même; et il semble qu'on pourrait les pénétrer un peu plus aisément : la chose, pourtant, ne se fait pas, faute de missionnaires qualifiés; c'est à peine s'il est assez de prêtres pour s'occuper, en Afrique du Sud ou ailleurs, des quelques milliers d'Indiens catholiques. Dans l'Inde même, nous venons de dire quelles sont les conditions générales; elles n'empêchent pas cependant les chrétiens d'être 5.500.000, répartis en différents rites et sous différentes Congrégations.

Le groupe le plus ancien est celui des chrétiens de rite syriaque (syro-malabar, syro-malankara); situés au Sud-Est de l'Inde (Etat de Kerala) ils représentent le bloc le plus compact sur un territoire relativement restreint : environ 1/3 du total. Les orientaux dépendent des évêques de telle ou telle branche, selon l'appartenance de leur famille, de leur baptême et non d'après leur fixation dans un territoire qui leur serait exclusivement réservé : dans cette région de l'Inde, un même territoire compte des catholiques syro-malabars, syro-malankaras, et latins (non comptés ici); ces chrétiens sont très divisés, ce qui a permis la venue au pouvoir des communistes et une persécution

scolaire, mais cette persécution même a réveillé les chrétiens, qui ont recouvré leur liberté, en même temps qu'un nouveau dynamisme.

Le catholicisme de rite latin réunit 4 millions de personnes, dont l'appartenance à notre foi remonte à des époques diverses.

A la colonisation portugaise, au Padroado, à l'apostolat de Xavier, de ses successeurs aux XVIIe et XVIIIe siècles, remontent les chrétientés de la bordure maritime occidentale, qui sont parmi les plus compactes : Bombay et Poona (quelque 300.000) ; Goa (plus de 400 mille) ; Mangalore-Calicut (près de 250.000) ; Verapoly-Vijayapuram-Quilon (environ 300.000). A l'effort français, italien, à la Congrégation de la Propagande, dès le XVIIe siècle, il faut faire honneur des missions du « Maduré », de Tuticorin à Pondichéry (au moins 600.000 personnes).

L'époque moderne a vu ses plus gros succès dans la province ecclésiastique de Calcutta, et surtout au diocèse de Ranchi, où une intense action apostolique et charitable a amené à l'Eglise environ un demi-million d'indiens... La répartition des chrétiens en Inde est donc extrêmement inégale. La vallée indo-gangétique, qui renferme pourtant les populations les plus nombreuses et les plus denses, n'a que des groupes petits et clairsemés, sauf à Calcutta. Le plateau central, déjà beaucoup moins peuplé par lui-même, n'a guère plus de fidèles. Seules les collines du Chota-Nagpur en renferment un demi-million.

Le nord du plateau deccanais est un peu plus fertile au point de vue catholique... Mais les 2/3 des fidèles se trouvent dans les Ghats ou bordures maritimes occidentales, et dans la pointe de l'Inde, depuis la ligne Mangalore-Bangalore-Madras jusqu'au Sud-extrême.

Au moment où l'entrée des renforts missionnaires étrangers est de plus en plus difficile, le Sud qui parfois regorge de vocations, à Goa, chez les syriaques... a le devoir de venir au secours du Nord, et il commence à le faire...

Quelles sont en Inde, après les points d'appui quantitatifs qu'on vient de dire, les principales lignes de rayonnement de l'Eglise?

Il faut, semble-t-il, en souligner deux : les organisations sociales dans les campagnes et certaines villes ; les universités.

Comme types d'organisations sociales rurales, on peut citer, au Chota-Nagpur, la « Coopérative de crédit » et la « Banque du riz » ailleurs dans le sud, tel essai de village chrétien ; le Centre Social (d'études) à Poona ; ou encore, à Madras, un très grand Centre Social (d'action urbaine). On y ajoutera dans le domaine professionnel des écoles qui groupent quelque 10.000 élèves ; et dans le domaine sanitaire et bienfaisant, des dispensaires avec quelque 3 millions de consultations, des hôpitaux, avec plus de 3000 lits. Mais manifestement, sauf exceptions locales, ces secteurs sont comparativement moins développés qu'en Afrique.

La situation est inverse pour l'enseignement supérieur, où l'Inde dépasse de loin tout ce qu'offre l'Afrique catholique, et même le reste de l'Asie catholique.

On y compte en effet quelque 400 écoles de degré moyen; mais encore et surtout environ 300 écoles de degré supérieur, dont une quarantaine de Collèges Universitaires (universités). Ces derniers sont loin d'avoir parmi leurs élèves une majorité de catholiques. Mais ils en forment cependant des milliers; et, parmi les élèves non-catholiques, la fréquentation des prêtres, frères, religieuses dissipe pas mal de préjugés, provoque pas mal de sympathies, et confère à l'Eglise un prestige réel, fort utile à toute l'œuvre missionnaire.

Dans le même ordre, il faut citer, récentes mais fort fréquentées déjà, des « Schools of Industrial Relations », notamment à Calcutta, Patna.

Le personnel missionnaire de l'Inde est déjà autochtone pour une large part, encore insuffisante pourtant. En 1959, on recensait près de 6000 prêtres, dont 40 % d'étrangers; environ 2000 frères, 16.000 religieuses, ces deux dernières catégories comportant une part un peu plus forte d'étrangers. Quelque mille séminaristes, dont les 3/4 de rite latin, assurent une relève d'une centaine de prêtres par an; chiffre déjà considérable, mais insuffisant.

Non plus à la base, mais au sommet du clergé autochtone, les évêques indiens témoignent de l'implantation de l'Eglise en Inde. Au début de 1956, ils étaient plus de la moitié du total. Voici quelques années déjà, leur présence au premier Synode général avait été remarquée avec faveur. L'Inde compte même un Cardinal, dans la personne de son Eminence Mgr Gracias, archevêque de Bombay.

Ainsi, l'Eglise catholique est présente en ce sous-continent. Elle a conquis 1,5 % environ de ses habitants; ils sont venus souvent de milieux humbles, et se groupent surtout dans l'ouest et le sud. Pourtant, çà et là, le niveau social est plus élevé, l'instruction plus poussée, les postes occupés plus significatifs : A Bombay, à Mangalore, dans le Kerala, au Maduré, il en va ainsi. L'hindouisme vrai n'est encore que grignoté, mais, qu'il admire l'Eglise ou qu'il commence à la redouter, on lui est présent de plus en plus.

Ce témoignage de présence active et rayonnante, les chrétiens autochtones, avant un quart de siècle, seront sans doute capables de le rendre seuls.

IV. AIRE BOUDDHISTE.

Chacun connaît le Bouddha, auquel la foule attribue, en face du réel, une attitude de passivité béate, que résumerait le mot : Nirvana. Ce raccourci n'est qu'une caricature. Le Bouddhisme est plus riche

Né dans le Nord-est de l'Inde, il ne s'est pas étendu vers l'ouest, sauf récemment, en quelques cercles d'initiés, particulièrement anglo-saxons. Mais au Nord de l'Inde, sous sa forme tantrique il a conquis le Thibet et s'est propagé vers le Sud-ouest de la Chine. Une autre forme, le Hinayana, est triomphante à Ceylan, en Birmanie, au Siam, au Cambodge, au Laos. Une troisième forme, le Mahayana, traversant puis délaissant l'Inde du Nord-ouest, a gagné par voie terrestre la Chine, la Corée, le Vietnam, enfin le Japon.

Le *tantrisme* est retranché sur le terrible plateau du Thibet, où sa capitale, Lhassa, accroche aux pentes montagneuses de grands monastères; terre longtemps interdite, maintenant livrée au communisme.

Le *Hinayana* couvre des territoires presque équatoriaux, aux climats chauds, humides, à la végétation luxuriante : forêts immenses, vastes rizières, etc.

Régions plantureuses souvent, où l'influence occidentale fut marquée; le plus, à Ceylan. Le Mahayana a semé des relais, maintenant disparus, dans l'Asie centrale (Turkestan, Mongolie); il subsiste en Chine du Nord, en Corée, au Japon surtout...

Les savants distinguent dans le bouddhisme, on le disait, bien des formes. On peut poser cependant que, pour le peuple, la thérapeutique purement morale et méditative des débuts s'est changée en une religion croyante et priante, dans laquelle le ou les Bouddhas jouent le rôle de Dieu. Sur eux, des histoires merveilleuses; à eux, des hommages rituels; aux moines et aux temples, respect et soutien.

L'esprit bouddhiste n'est pas facilement définissable : au-delà des rites, qui ne diffèrent pas de ceux de tout théisme, il faut sans doute noter une attitude particulière vis-à-vis de la vie et des choses : d'une part, un sens aigu de l'impermanence de tout ce qui est, dont par exemple les stances des Moines et des Nonnes, à Ceylan, ou les poésies lyriques, au Japon, donnent bien la note; d'autre part, pour ces mêmes êtres, surtout les vivants, un respect compatissant, une douceur apitoyée. Le tout, virant vers un grand détachement qui vise à dépasser ce monde, et à atteindre l'« Autre Rive » : l'on y trouvera, si l'on est encore trop imparfait, un Paradis, un Dieu, un Bonheur; si l'on est suffisamment décanté, un Nirvana, dont la nature indicible ne s'exprime qu'en négations dans nos langages humains... Mais combien de renaissances seront requises pour en arriver là. Heureusement, l'homme faible peut compter sur des Bouddhas exemplaires, intercesseurs, et secourables.

On voit les richesses et les lacunes d'une conception qui a vécu 2.500 ans (non sans subir plastiquement bien des modifications) et couvert — sans tirer le sabre — des cultures entières.

On eût pu croire, jusqu'à naguère, que le Bouddhisme se mourait lentement : du poids de l'âge, du manque de dynamisme des moines,

de la désaffection progressive manifestée envers le culte par les « fidèles », enfin de la concurrence occidentale, qu'elle fût missionnaire ou coloniale matérialiste.

Mais l'Europe a sauvé les Ecritures ; l'esprit conservateur de l'Asie a conservé les allégeances, au moins parmi les plus âgés des tenants ; le réveil nationaliste a ranimé le feu sous la cendre...

Toutes les terres qui furent ou sont bouddhistes viennent de célébrer le 2.500e anniversaire de Bouddha ; un Concile universel a été tenu à Rangoon, un sanctuaire international bâti ; des reliques distribuées et solennellement établies en des sanctuaires, indiens notamment. L'équation : religion = nationalité, signalée plus haut dans le couple Inde-Hindouisme, menace de gagner toute faveur dans l'aire bouddhiste aussi : Le Thibet, aussi longtemps que le communisme n'y aura pas détruit la superstition, sera identiquement terre bouddhique. Ceylan, la Birmanie, inclinent dans le même sens. Le Siam et le Cambodge sont décidément bouddhistes. Par contre, le Bouddhisme de Chine est en irrémédiable décadence. Sans doute, malgré les réorganisations et même l'esprit prosélyte de certaines sectes faut-il dire la même chose pour le Japon. Les missions dans l'aire bouddhique, impossibles au Thibet et en Chine, se réduisent donc au pourtour asiatique du sud-est et de l'est, et l'accueil qu'elles y reçoivent, quoique divers, est teinté — sauf au Japon — d'une réelle méfiance. La psychologie du soupçon, qui fait des missionnaires un des aspects de la colonisation occidentale, et de la conversion à l'Eglise, une forme de trahison, joue ici, comme dans tout système où le social et la religion sont traditionnellement et inextricablement enchevêtrés...

Ces handicaps une fois perçus, on ne peut qu'admirer, si modestes qu'ils demeurent, les progrès de l'Eglise dans l'aire bouddhique.

C'est au Siam, pays officiellement bouddhique, que les contingents sont proportionnellement les plus faibles : 100.000 pour 17 millions de bouddhistes ; ils sont d'ailleurs constitués presque totalement d'annamites sur lesquels veillent 222 prêtres, 85 frères, 404 sœurs ; les conversions proprement siamoises sont rares et souvent inconstantes ; les persécutions, ouvertes ou déguisées, n'ont pas manqué ; mais il semble que des sympathies se nouent actuellement.

Les situations birmanes sont un peu meilleures. Le Nord sauvage ne compte pas de gros effectifs, pas plus que de grosses populations. Les uns et les autres se trouvent au Sud, dans les terres humides et fertiles : 172.000 chrétiens (0,7 %) avec 228 prêtres, 76 frères et 578 sœurs.

Les groupes chrétiens sont plus compacts, relativement parlant, au *Cambodge et au Laos* (50.000 ?, 20.000 ?, un peu plus d'1 %).

De tous les pays franchement bouddhiques, c'est l'île de *Ceylan*, qui présente les meilleures proportions chrétiennes : 1/15 ; 700.000 sur une population de plus de 9 millions. Les chrétiens, pour leur immense majorité, se groupent à l'ouest du pays : Chilaw, Colombo possèdent à eux seuls les 2/3 des fidèles. Le phénomène présente les mêmes caractères et demande les mêmes explications que la côte sud-ouest de l'Inde dont d'ailleurs Ceylan dépendit longtemps ; le noyau de

base remonte au Padroado; l'effort moderne l'a d'ailleurs considérablement amplifié.

Des 437 prêtres, 300 sont ceylanais; il y a aussi 383 frères et 1701 sœurs, en majorité autochtones.

Il resterait à parler de l'Indochine, de la Corée, du Japon, mais il vaut mieux rejeter ces pays (où le bouddhisme s'est modifié et mêlé profondément à d'autres courants) en d'autres secteurs ultérieurs.

Dans le monde bouddhiste, comment travaille et rayonne l'Eglise?

Par la charité hospitalière, en Birmanie surtout, où les dispensaires donnent plus de 400.000 consultations, et où les orphelinats renferment plus de 4.000 enfants...

Par les écoles : écoles primaires — encore trop rares; écoles moyennes et supérieures qui connaissent en Birmanie et beaucoup plus au Siam une faveur étonnante et touchent bon nombre de non-chrétiens. L'apostolat doit être extrêmement délicat et réservé, au point que les Collèges ne portent pas de noms clairement catholiques : ils s'appellent par exemple — par allusion à Notre-Dame — l'Etoile.

Les conversions sont ainsi très rares au Siam; en Birmanie, elles atteignent difficilement de vrais birmans.

Il existe, cependant, entre bouddhistes et chrétiens, des attitudes communes envers (ou plutôt contre) la misère des hommes, les menaces de guerre, la poussée matérialiste marxiste. Mais, selon une parole dite en d'autres circonstances par un illustre anglo-saxon : Si nous avons des adversaires communs, nous ne sommes pas nécessairement unis. Cependant il existe positivement une commune estime de certains absolus et préceptes moraux qui permet des conversations, des unanimités partielles, et fournit une part d'explication à la pénétration chrétienne en monde bouddhique hinayāna : il y compte en fait un million de fidèles sur quelque 35 ou 40 millions de personnes... entre 2 et 3 % par conséquent...

V. AIRE DES RELIGIONS CHINOISES

On a pu intituler un livre : « Les trois religions de la Chine », désignant par là le confucianisme, le bouddhisme, le taoïsme...

Et l'on peut englober, dans le mot : Chine, ces avancées extrêmes du monde chinois que sont le Vietnam, Formose et la Corée.

La *Géographie* confirme cela : c'est l'énorme plateau tibeto-chinois que descendent les fleuves du Vietnam : Mékong, fleuve Rouge; leurs deltas ressemblent aux deltas du Fleuve Bleu et du Fleuve Jaune, issus eux aussi du même plateau. Ce sont les dernières boursouflures du continent que représentent Formose et la Corée.

Certes, les climats diffèrent, quand on se trouve au 10e, 15e ou 38e parallèle; et les races; et les situations. Mais c'est bien l'esprit de la Chine qui a moulé ces trois pays, comme on le montrerait facilement

Voici donc un bloc immense d'environ 600 millions d'hommes. Il est sous l'influence de très anciennes et très profondes traditions, et de formidables bouleversements récents.

Traditionnellement, on pourrait dire que :

— Le panthéon et les rites funéraires des chinois sont bouddhistes, et ne demandent guère commentaire.

— La morale est confucianiste : pénétrée par la vertu du jen (humanité), sériée selon les rapports sociaux, familiaux surtout, équilibrée par une minutieuse justice (ji), elle constitue ce qu'on a appelé un « sociocentrisme » où l'équilibre social a plus d'importance que le bonheur personnel de l'individu.

Beaucoup de valeurs confucianistes, et notamment la piété familiale envers les parents peuvent être adoptées par l'Evangile, et appropriées aussi à ces idées de la Paternité et de la Filiation centrales dans le Message. Dom C. Lou Tsen ts'iang avait l'habitude de dire qu'il était devenu « chrétien parce que confucianiste ». Le « Culte » des ancêtres lui-même et celui de Confucius peuvent être compris dans un sens noble et légitime, qui n'a rien d'une « idolâtrie ». Il est sûr que l'équilibre de la morale sociale des chinois, ces « romains » d'Extrême-Orient, présente à la construction ecclésiale chrétienne de magnifiques pierres d'attente.

Le Taoïsme, religion de l'harmonie entre l'homme et le monde (microcosme, macrocosme) est devenu au cours des temps un fleuve aux eaux fort mêlées : des pratiques d'absorption mystique y voisinèrent avec des superstitions et de la géomancie; s'y adjoignit la croyance, et le culte rendu, à des esprits, à des génies. Un tour de passe-passe, très facile à des partisans de la métempsychose, fit présenter le Bouddha comme une réincarnation de Lao-Tse... Le Taoïsme devint une autre forme des activités cultuelles et superstitieuses dans le peuple de Chine. Lui et le bouddhisme n'offrirent guère à l'apostolat comme préparations que certaines formes liturgiques ou monacales, revenant en fait des attitudes religieuses générales de l'humanité.

La Chine se développa selon ces lignes, et offrit à l'Eglise d'admirables opportunités. Malgré d'anciennes persécutions, les mouvements révolutionnaires de 1927, les attaques japonaises, la seconde grande guerre, la Chine comptait, en 1947, 3.250.000 catholiques; 190.000 catéchumènes promettaient de nouveaux progrès. Il y avait 2542 prêtres chinois et 3046 étrangers; 663 et 414 frères; 4717 et 2036 sœurs; 803 séminaristes... L'enseignement moyen et supérieur était proportionnellement très développé avec 44.000 et 41.000 élèves; l'université d'Aurore à Shanghai, celle de Péking, exerçaient une réelle influence; la première particulièrement. Les dispensaires avaient donné, cette **année-là, 15 millions de consultations; les orphelinats renfermaient**

15.000 enfants. La presse, assez forte, comprenait même un journal quotidien, répandu en plusieurs régions.

La *Corée* qui, aux mêmes époques, dépendait culturellement de la Chine, mais politiquement du Japon, montrait, après des avatars de même nature, les mêmes signes encourageants, bien que les résultats absolus demeurassent encore assez faibles. En effet, sur 27 millions de Coréens, 181.000 seulement étaient chrétiens en 1949. Ils habitaient notamment le flanc ouest du pays. Mais le clergé local comptait déjà 163 prêtres, contre 89 étrangers; 7 frères contre 29 étrangers et 438 religieuses contre 44 étrangères. L'organisation des catéchistes était particulièrement forte : 1443 personnes soit 1 pour 130 fidèles et 7 catéchumènes... Cinq des huit diocèses étaient déjà confiés au clergé local et 85 grands séminaristes préparaient la relève.

Le *Vietnam*, en 1949, offrait un admirable spectacle chrétien, malgré des troubles politiques fort inquiétants.

Il comptait en tout 22.614.00 âmes. Mais cette population était inégalement répartie du Sud au Nord, tout comme la communauté catholique du reste :

Cochinchine : 5.579.000 habitants; 147.000 catholiques;

Annam : 7.184.000 habitants; 382.000 catholiques;

Tonkin : 9.951.000 habitants; 845.000 catholiques.

Soit, dans les trois régions, du sud au nord : 1 sur 38, 1 sur 18, 1 sur 11. Le Delta du Fleuve Rouge marquait le point le plus intense de la pénétration chrétienne. Le personnel apostolique était pour une bonne part autochtone : 1430 prêtres devant seulement 336 étrangers; 559 et 42 frères; 4.243 et 294 sœurs.

Là se trouvait la grande force de l'Eglise indochinoise, dont le réseau scolaire, par ailleurs, était assez bon : 70.000 élèves au degré primaire; 5400 au degré moyen; 3250 au degré supérieur (ce qui ne veut pas dire universitaire)...

Sur la Chine, et partiellement sur la Corée, sur le Vietnam s'est étendue l'ombre du communisme. De la *Corée du Nord*, arrivent des nouvelles de persécutions; mais la Corée du Sud connaît une belle floraison; elle groupe à elle seule plus de catholiques que le pays entier en 1945, soit 314.000 baptisés et 78.000 catéchumènes avec 232 prêtres. Le Nord-Vietnam ou *Vietminh* est aussi plongé dans les épreuves, alors qu'il comprenait jadis majorité des chrétiens. En fait le plus grand nombre des chrétiens du Nord a émigré vers le Sud, accompagné souvent par des bouddhistes, des protestants. Ils ont formé à côté de 4 agglomérations protestantes et de 44 bouddhistes, 277 villages catholiques. Au total, y compris aussi ceux qui se sont reclassés par eux-mêmes sont descendus au Sud (novembre 1956) : 633.667 catholiques, 239.383 bouddhistes et assimilés, 2035 protestants.

Ainsi, le groupe catholique au Vietnam-sud doit s'établir comme suit à peu près : 1.600.000 chrétiens et 2000 prêtres.

La communauté, maintenant à peu près regroupée autour de ses prêtres, fait preuve d'une vitalité et d'un allant magnifiques. Le chef du gouvernement, M. Diem, est un catholique. C'est le seul Premier Ministre catholique de toute l'Asie. Il n'a pas donné de privilèges à l'Eglise, mais il lui a accordé la liberté, ce qui lui suffit. L'Eglise du Sud vietnam est promise à un très bel avenir.

L'Eglise de Chine au contraire, comme la Corée et le Vietnam du Nord, se trouve humainement parlant au fond de l'abîme.

Le communisme s'est montré, pour elle, impitoyable. Il a massacré d'un coup ou fait lentement mourir pas mal de prêtres et de fidèles; il a expulsé pratiquement tous les prêtres, frères et sœurs étrangers, après les avoir présentés, dans d'horribles procès publics, comme des profiteurs, des assassins, et les « chiens courants » de l'impérialisme américain. Pour le moment, l'Eglise de Chine ne peut plus compter que sur Dieu et sur elle-même. Où en est son clergé? On peut le diviser en trois parts. Une minorité de héros, tels le P. Tsang, l'abbé Jean Chi, ou Mgr Kiong ont résisté en face, avec autant de tranquillité que de fermeté; autour de leur tombe ou de leur prison, la communauté trouve sa force. La grande masse du clergé reste fidèle avec discrétion, et sans éclats sauve ce qui peut être sauvé. Une faible minorité de « prêtres progressistes », plus ou moins ralliés au Gouvernement et à la doctrine des « Trois Autonomies » cause scandale et inquiétude, notamment par des « consécrations » épiscopales !...

Les Frères et les Sœurs, souvent renvoyés de leurs familles, y maintiennent, y rayonnent en secret leur foi.

Le peuple chrétien est fidèle en général, il courbe la tête et attend, avec cette ténacité qui permit naguère aux japonais de survivre à 200 ans de prescription. On irait jusqu'à dire que les apostasies verbales, surtout dans la terreur d'une manifestation de foule, ne marquent guère d'abandon intérieur. L'expérience des persécutions précédentes semble promettre que la Chine catholique survivra dans l'ombre, prête à revivre à la première occasion.

Il faut aussi parler de *Formose,* la Chine nationaliste, qui avait repris l'île au Japon après la guerre, s'y est réfugiée. Jusqu'alors, le christianisme y était faible; en 1949, les deux diocèses ne groupaient que 13.000 baptisés, avec 800 catéchumènes; mais on enregistre une forte poussée vers l'Eglise.

Le catholicisme est non seulement admis, mais favorisé. Il est toutefois évident qu'à peu de distance de la Chine communiste, son sort est précaire, comme celui du gouvernement et de l'île elle-même.

VI. AIRE JAPONAISE

Le Japon était devenu, vers 1943, le « grand Japon », Dai Nippon. Il est redevenu le Japon, et même le petit Japon, limité aux quatre îles principales et à leurs dépendances. Un territoire plus réduit que la France mais dont la population dépasse les 90 millions.

Une terre âpre, de montagnes volcaniques, ne laissant place qu'à peu de terres cultivables, sur 1/6 de sa surface. Etendu sur 2000 km, du Nord au Sud, le Japon a tous les climats, mais sa situation insulaire le fait généralement baigner dans l'humidité.

Les paysages sont tourmentés et tassés; les hommes s'accumulent aux régions fertiles, se pressent dans les villes : les complexes Tokyo-Yokohama et Osaka-Kobé comptent parmi les plus gros et les plus congestionnés du monde entier.

Industrieux, le peuple japonais vit d'une agriculture intensifiée, et des industries occidentales dont il a adopté les machines, les techniques, les rythmes.

Avide de savoir et de beauté, il compte parmi les pays les plus « lettrés », les plus « studieux » et les plus « poètes » du monde.

Il conjoint curieusement une politesse raffinée, issue des traditions confucianistes et de certains codes bouddhistes chevaleresques, avec un réalisme parfois brutal, un esprit militaire marqué, et une « volonté de puissance » indubitable; il est vrai que, cerné sur un territoire étroit, il lui faut s'étendre ou périr. D'où 3 guerres, contre la Chine, la Russie, les « alliés » du second conflit mondial.

Le tout finissant dans l'horreur des destructions atomiques, et dans une défaite, une occupation, une misère qui laissèrent la nation désorientée et pantelante. Mais le relèvement est étonnant!

Le bouddhisme, on l'a dit, est en perte de vitesse; malgré les efforts de certaines sectes, il n'atteint plus la vie, ne pénètre plus les masses.

Le shinto religieux, cette religion animiste traditionnelle, qui adore les esprits de la nature, a perdu du terrain, même chez les simples.

Le shinto d'Etat, dévotion à la fois religieuse et patriotique à l'Empereur, descendant des dieux, et au Japon, terre divine faite pour mener l'Asie, avait connu vers 1940 des triomphes sans précédent. La défaite sembla le tuer, mais il revit, au moins dans ses sentiments profonds, sinon dans ses rites, dans de larges couches de la nation.

Celle-ci, pourtant, et spécialement, dans sa jeunesse, reste inquiète. En témoigne, après les hostilités, un véritable pullulement de sectes, bouddhisantes, faussement mystiques, syncrétistes, vaguement humanitaires, etc.

A tel point que le Christianisme a fort à faire pour ne pas être confondu avec elles.

Mais la grande tentation actuelle du Japon, c'est le matérialisme

dialectique ; au concret, dans le social comme dans le politique, le communisme. Celui-ci exerce sur la jeunesse un attrait extraordinaire : des référendums ont montré que dans les universités (dont l'ensemble groupe 450.000 élèves), on compte chaque fois les chrétiens par dizaines, les bouddhistes au maximum par centaines, mais l'agnosticisme, voire l'athéisme militant a des milliers d'adhérents.

Par sa jeunesse, le Japon est à la dérive. Matérialisme socialiste ; contrôle des naissances ; immoralité de la presse et des spectacles ; vogue effrénée des jeux de hasard, etc. On dirait que, devant un avenir difficile, tous les moyens sont bons pour s'étourdir.

Sauf pour les âmes qui réfléchissent, et dont Dieu croise les routes.

Avant la guerre de 1940, le catholicisme japonais était toujours soupçonné de collusion avec les puissances occidentales ; celles-ci en fait lui avaient rendu la liberté et rouvert le pays cent ans plus tôt ; on ne progressait donc au Japon que petitement et parmi de petites gens, une centaine de milliers de fidèles, sur 60 millions d'habitants, occupaient la surface du Japon actuel : quantitativement, qualitativement, assez peu de chose...

La guerre leur fut catastrophique : la plus florissante des chrétientés, la seule numériquement considérable, Nagasaki perdit, dans l'explosion atomique, ses églises et une grande part de ses fidèles ; les mobilisations avaient perturbé déjà tout le reste.

Mais, de cette mort, sortirait la vie. Car la guerre, prouvant le patriotisme des catholiques, avait contribué à diminuer les soupçons à leur égard ; et la défaite, remettant en question tous les fondements traditionnels de vie religieuse et morale, donnait l'occasion à l'Evangile de présenter sa solution. Bien des gens, en quête d'Absolu, comme ils venaient au matérialisme, au protestantisme, vinrent aussi au catholicisme. Les meilleurs en goûtèrent les richesses et en acceptèrent les charges ; il faut noter, parmi ces nouvelles recrues, beaucoup plus de jeunes (étudiants par exemple) et beaucoup plus d'élite qu'aux temps anciens. Ainsi l'Eglise dans le Japon d'après-guerre s'élève à un niveau et témoigne d'un dynamisme jamais atteints jusqu'ici.

Au 30 juin 1954, les catholiques sont 197.000 ; un an plus tard, 212.000 ; un an plus tard, 227.000. En 1959 : 266.608. Les catéchumènes oscillent, bon an mal an, entre 16.000 et 18.000 personnes.

Les prêtres, en 1959, comptent 382 japonais et 1194 étrangers, soit un pour moins de 200 personnes ; haut pourcentage que postulent la dispersion de la communauté en multiples petits noyaux, et la nécessité de catéchiser individuellement bien des convertis...

Il y a 219 frères japonais (et ± 150 étrangers) ; 3164 sœurs professes japonaises et 1073 étrangères ; 410 séminaristes, diocésains ou religieux.

La note la plus caractéristique des chrétiens japonais, c'est leur

sens du groupement, et de la responsabilité de chacun pour le progrès et l'expansion de l'Eglise : transfert dans le domaine ecclésial, de leur tendance traditionnelle aux allégeances et fidélités collectives. C'est ausi leur immense désir de s'instruire, sur la religion et sur tout sujet. S'ils sont isolés, laissés à eux-mêmes, certains convertis auraient, il faut le dire, tendance « à dériver » ; et le déchet n'est pas inconnu ici plus qu'ailleurs... Les instruments de « perfectionnement chrétien » : livres de valeur, revues largement documentées, tracts et affiches frappants, sont encore trop rares pour les catholiques, dans un pays de lecteurs insatiables ; mais on s'emploie à les multiplier. Le catholicisme, d'ailleurs, est invité à s'exprimer dans les grands journaux et à la radio, plus souvent que ne le demanderait la simple valeur numérique de ses effectifs. Et le nombre de ses établissements d'enseignement moyen et supérieur a grandi fort (Tokyo, Osaka, Nagoya, etc.). Au rythme actuel (gain interne et externe de 15.000 âmes par an), on ne sera pas loin dans 10 ans du demi-million d'âmes. Il est vrai qu'à ce moment la population japonaise, malgré un intense birth control exercé par tous moyens, même criminels, aura dépassé les 100 millions. L'on ne sera donc, à ce moment, que 1/2 % de l'ensemble.

La hiérarchie japonaise est intégralement autochtone ; les vocations surabondent, dans tous les secteurs ; l'Eglise du Japon a vraiment pris un nouveau départ.

VII. AIRES « PRIMITIVES » OCÉANIENNES

Nous ne parlerons pas des Philippines : terre « catholique » malgré l'ignorance de ses masses, et la terrible insuffisance numérique de ses élites et de son clergé. Ni de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, pays « européens » par la race, et malgré la géographie.

Seulement, des îles innombrables du Pacifique qui sèment dans les flots leurs rocs, leurs coraux, leurs sables ; elles couvrent ensemble (pour les territoires qu'on citera plus bas, et dont la Nouvelle-Guinée fait une grosse part) deux fois et demi la superficie de la France. Dans un climat chaud, pluvieux, mais tempéré par la mer et généralement sain, y vivent des races chassées jadis semble-t-il d'Asie méridionale et d'Indonésie : Mélanésoides de Mélanésie et de Micronésie ; courants mêlés de Polynésie. Leurs mœurs et croyances ont fait l'objet de maintes études. Chacun connaît, des Mélanésoides, l'idée de mana, puissance surnaturelle en action dans le monde, et celle de tabou, interdit sacré. Les Polynésiens connaissent aussi le tabou, en même temps qu'un animisme, un mânisme, un polythéisme à partir desquels se déploie tout un ensemble de rites.

Le drame de l'Océanie autochtone, c'est la dépopulation. La Méla-

nésie, qui aurait eu 3 millions d'habitants, en aurait perdu la moitié. Les Micronésiens seraient passés de 273.000 à moins de 90.000; et les Polynésiens, de 690.000 en 1870 à moins de 200.000 dont beaucoup de métis (Ch. André Julien, Histoire de l'Océanie, 1946).

On peut répartir les situations comme suit (Informations Cath. Intern., n° 100) :

Micronésie	149.700	dont 93.000	cath.	(62 %)
Polynésie	862.000	dont 203.000	cath.	(23,5 %)
Mélanésie	275.000	dont 114.000	cath.	(41,5 %)
Nouv. Guinée ...	2.000.000	dont 283.000	cath.	(9,4 %)
OCEANIE ...	3.286.700	dont 693.000	cath.	(16,1 %)

On constate immédiatement que les pourcentages sont fortement différents. La Nouvelle-Guinée, fouillis presque impénétrable de montagnes et de forêts, sous un climat très dur, n'a que 9 % de chrétiens en 1954, 9 % en 1959. L'on note que tous les sièges vicariaux se trouvent à la côte, mais l'effort de pénétration n'est pas négligé; il reste pourtant très difficile, épuisant en fait.

Les vicariats insulaires de Mélanésie offrent une moyenne de 40 % avec beaucoup moins pour les Nouvelles-Hébrides, beaucoup plus pour la Nouvelle-Calédonie. Les Vicariats insulaires de Polynésie comptent 23 % de chrétiens; mais les Fiji en ont beaucoup moins, tandis que par contre les Marquises, Wallis, Futana, peu considérables en eux-mêmes sont totalement gagnés, ou presque.

Quant aux vicariats insulaires de Micronésie, qui forment aussi la masse humaine la plus faible, ils offrent le meilleur pourcentage : 62 %.

La moyenne générale, 16,1 %, est la plus haute des trois continents missionnaires. Ce fait est tout à l'honneur des apôtres de cette immense étendue.

CONCLUSION

A. *Situations numériques.*

Un tableau sera d'emblée plus parlant que de longues considérations.

	Habit.	*Chrét.*	*Catéch.*	*Prêtres*	*Frères*	*Sœurs*
Afrique	215	20	4	13.500	5.300	21.000
Asie	1.600	14,5	0,450	13.000?	4.000?	35.000?
Indonésie	84	1	0,094	941	529	2.026
Océanie (sans Philipp., Austr., N. Zél.)	3	0,55	0,037	650	350	1.400
Total	1.902	36	4,581	28.091	10.179	59.426

N.B. Les chiffres des trois premières colonnes sont exprimés en millions; les

De ce tableau, ressortent immédiatement quelques conclusions :

2 % de *chrétiens* par rapport à la population ; moins en Asie, beaucoup plus en Afrique et Océanie ; 13 % de *catéchumènes* par rapport aux chrétiens ; nettement moins en Asie, nettement plus en Afrique ; *1 prêtre* pour 1290 fidèles, 1 frère pour 3600 ; une sœur pour 600 ; moins en Afrique ; plus en Asie, en Océanie. Un immense progrès de masse en Afrique, Océanie, mais un retard d'élite ; une plus forte élite, mais une masse peu croissante en Asie.

Mais il faut dépasser les chiffres. En vertu d'une solidarité dont Bandoeng, puis les événements récents ont fait la preuve, quelques attitudes majeures se rencontrent, face à l'Eglise, dans tout le monde missionnaire, et doivent commander, à leur tour, les attitudes de cette Eglise même.

B. *Prise de conscience afro-asiatique.*

L'intensification des communications, par la radio comme technique, l'anglais comme langue, a coagulé des groupes jadis petits, fragmentés, en de vastes masses liées au moins par de grands sentiments communs. Le sens de la race s'est ainsi éveillé, qu'il s'agisse de chaque race particulière, des grandes races, de tout le monde de couleur en face du monde blanc. Socialement, un sens de la classe s'y est ajouté, car il reste vrai qu'en général, les peuples blancs et surtout « occidentaux » sont riches tandis que les peuples de couleur sont pauvres : paysans, et maintenant ouvriers, de niveau prolétarien presque toujours.

Culturellement, le rythme et les valeurs d'un occident technique individualiste n'ont pas fini d'apparaître comme opposés à des civilisations traditionnelles, plus collectives, de rythme plus lent, et de valeurs moins « monétaires ».

Politiquement, enfin, depuis le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », et particulièrement depuis 10 ans, presque toute l'Asie a passé de la dépendance à la liberté ; il en est de même de l'Afrique du Nord ; et l'Afrique noire suit la même voie. Devant cette prise de conscience, le respect des nationalités, qui toujours fut un devoir pour les Missions, prend aujourd'hui une urgence particulière ; et l'adaptation, qui fut toujours une exigence théologique, devient une nécessité pratique, en tous domaines. Supra-nationale, l'Eglise a le devoir et la capacité d'être pleinement « locale ». Ici se placent les problèmes de la langue, de la culture, de la « sensibilité patriotique », du vocabulaire religieux, de la langue sacrée et de la liturgie les plus propres à chaque pays. On relira avec un immense profit les textes de Pie XII, « sur l'Eglise supra-nationale » et son respect pour la diversité ; notamment dans : *Evangelii Praecones*.

C. *Opposition à toute entreprise de sujétion.*

Les jeunes indépendances sont jalouses ; elles ne supporteraient plus d'impérialisme, ni politique, ni financier ; ni d'autoritarisme de principe, fût-il missionnaire. Jadis, la bonne méthode, en terre missionnaire, a pu être, et demeure en des parties d'Afrique ? de « dominer pour servir ». Actuellement, il s'agit presque partout, et bientôt il faudra partout. pour le missionnaire étranger, « servir pour servir ». Au concret, de plus en plus, sous une hiérarchie « locale » autochtone, à tous les échelons, de la petite œuvre jusqu'à l'archevêché.

D. *Volonté d'assumer soi-même les droits et devoirs de tout groupe humain adulte.*

Cette volonté se manifeste dans tous les secteurs de la vie : le commercial, l'industriel, le social, le culturel, le politique ; elle s'exprime par la bouche d'une élite souvent formée à l'européenne, dans le vocabulaire de nos démocraties occidentales, à des tribunes comme l'O.N.U., ou sur les champs de conflit... L'Eglise, toujours, et plus particulièrement depuis 30 ans, réalise de plus en plus la relève autochtone, proprement religieuse : prêtres, frères, sœurs ; et c'est sans doute pour l'instant la tâche la plus urgente. Ici aussi, les Papes ont parlé, et notamment S.S. Jean XXIII dans *Princeps Pastorum*.

E. *Optique laïque,* dans la construction des sociétés nouvelles. L'Etat « séculier » ou « laïque » devient (qu'on le veuille ou non) le type courant des Etats modernes, au moins légalement. Le penchant à réaliser, dans l'islam, l'hindouisme, le bouddhisme, des religions plus ou moins « établies », si fréquent qu'il puisse être, constitue une survivance du passé, contraire à la logique des législations modernes et au mouvement des sociétés modernes réelles.

Même ès choses religieuses, le laïc quand il reste religieux sent dorénavant qu'il a non seulement des devoirs mais aussi des tâches spécifiques, donc des responsabilités, et donc des droits.

Dans le catholicisme des terres de mission, la transmission au laïcat de toutes les tâches dont il est capable devient à la fois : une exigence de survie pour les prêtres écrasés de besognes non-sacerdotales, une obligation d'injustice et une nécessité de psychologie vis-à-vis des laïcs prêts à s'engager pour leur foi : professeurs, spécialistes d'action sociale, apôtres d'action catholique, etc.

Dans les 20 ans qui viennent, l'Eglise d'Asie, d'Afrique, d'Océanie, doit devenir « autochtone » dans ses structures. C'est la condition de sa survie et de son progrès.

Louvain J. MASSON, S.J.